

Ce rapport de René DUMONT sur l'agriculture du Trièves est daté du 15 août 1951 à Mens.
Il se trouve à la cote 3426 W 210 aux Archives Départementales de l'Isère.
Il y a été photographié le 22 août 2023.

COMMISSARIAT GENERAL DU PLAN

dans
L'AGRICULTURE DU TRIEVES EVOLUE LENTEMENT (a)

3 NOV 1951

2825

1- Bref historique et situation actuelle: Stagnation sinon régression

Dans son étude sur les Alpes Occidentales, le professeur Blanchard note que le Trièves (1) est resté assez fortement attaché à une agriculture traditionnelle, déjà de type méridional, axée sur le blé et le mouton. La dessus s'est récemment ajoutée la vache laitière mais en quantité modeste, de sorte que le Trièves note en 1939, à part la Gresse, la plus faible proportion de bovins de toute la moitié Nord des Alpes françaises (11 au kilomètre carré), premier indice sûr d'une évolution insuffisante.

A côté de cette trop faible progression, les spéculations classiques regressent vite. Partout on note un recul des terres labourables qui atteint à Mens la moitié des labours de 1834 et dépasse cette proportion au Percy (2) et des céréales dans une mesure plus élevée encore que les labours, par suite de l'expansion des prairies artificielles (3). Le troupeau de moutons diminue vite (31.700 en 1857, 7.000 en 1950, contre 11.000 en 1929), et les vaches ont souvent seulement pris la place des boeufs; les bovins ont surtout progressé en nombre dans la première moitié du 19ème siècle (4) de sorte il y a

(1) Petite région au sud du département de l'Isère, au N.O. du Dévoluy comprenant surtout le bassin de l'Édron: canton de Mens sauf Cordéac St-Sébastien, St-Jean d'Hérans et Clelles, plus Roissard.

(2) 540 ha de labours en 1892, 228 en 1929 dans cette commune où les ovins tombent de 600 en 1939 à une soixantaine de têtes en 1951; tandis que les mille noyers de 1892 assurant l'autarcie de l'huile, descendent à 150 en 1929 et sans doute la moitié de ce chiffre aujourd'hui.

(3) 3930 ha en 1914, 1625 ha en 1947
(4) 2150 bovins en 1947, contre 2600 en 1857.

(a) Nous avons utilisé un rapport de M. Ph. Richard, ingénieur agronome et été documentés par les services agricoles (M. Raffin), les dirigeants agricoles (MM. Lambert, Génin, Michon, Gauthier, Moguet), M. Denèche Baud et Faure, Chevalier et Hamel à Mens, Morin au Monestier du Percy, Martin à Cornillon, etc.....

.....très forte régression du poids de cheptel vif entretenu à l'hectare. Les noyers disparaissent, la vigne diminue vite, et l'on n'a pu tenir, pour le plant de pomme de terre, la concurrence de la Bretagne et du Nord au climat plus favorable (5).

Quoique le climat se prête mal à la prairie permanente, celle-ci a pris, sous la forme du pré de fauche, un développement assez important, et l'excédent de foin est vendu vers le midi et Grenoble, facteur de dégradation d'une fertilité déjà modeste, spécialement en acide phosphorique. "Qui vend son foin, vend sa ferme en morceaux" dit justement l'agriculteur du Nord de la France (6). Mais le paysan de Trièves est resté laboureur, ayant peu d'expérience sinon parfois peu de goût pour l'élevage bovin. Et surtout la production fourragère atteint un rendement très modeste, en partie par suite du climat déjà semi-méditerranéen, mais aussi parce que les techniques modernes de production fourragère, généralement mal connues en France, sont particulièrement ignorées ici. Les fortes pentes récemment abandonnées par les labours reçoivent souvent comme dernière culture une prairie artificielle, qui dans ce milieu semi-aride se dégrade vite au stade du Brome et du Brachypode (la "bauche") dont les tâches jaunâtres s'étendent vite comme une lèpre, négligées même par le mouton.

Les pâtures permanentes par contre sont rares, généralement non clôturées ni alimentées en eau, ce qui oblige à un gardiennage permanent du bétail. Celui-ci, dès l'été, trouve plus sa nourriture sur les regains d'artificielles, de prés de fauche et même sur les chaumes que sur ces pâtures, où la surcharge quasi permanente a développé

(5) Peut-être le Champsaur est-il lui aussi trop sec pour cette spéculation.

(6) La vente du foin est parfois plus avantageuse que sa transformation en lait et élevage et ne se dégrade pas quand une partie de cette recette sert à l'achat d'engrais mais ceci reste peu fréquent.

une flore peu productive de plantes à rosette. Chaque ferme comporte généralement bovins et ovins, ce qui oblige tout exploitant à détacher des travaux deux bergers différents pendant plusieurs heures par jour. La productivité de celui qui garde 3 vaches et 2 élèves ou une dizaine de brebis, est fort limitée. Comme les enfants fréquentent mieux l'école, qu'il n'y a pas dans chaque famille de vieux disponibles pour ce travail, on le voit souvent effectué par un adulte, parfois un homme en pleine force de l'âge.

Toujours soumis à la fauche beaucoup trop tardive de la première coupe, les prés à foin voient disparaître les légumineuses, étouffées par la haute pousse trop tard coupée des graminées. Si la sécheresse y compromet souvent le regain, par ailleurs les fonds mal drainés ont une flore marécageuse. En somme, le Trièves a gardé une polyculture poussée, ajoutant dès la fin du 18ème siècle aux céréales, les pommes de terre, les artificielles (d'où dans certains coins une fatigue marquée du sol pour cette production) et la "fanasse" (1) et un polyélevage marqué, puisqu'à l'ovin et au boeuf d'engrais il a ajouté la vache à lait, un peu de veau de boucherie et garde quelques porcs, volailles et abeilles qui, du reste, ne dépassent pas toujours le stade autarcique.

Au point de vue social, la région de Mens spécialement compte un certain nombre d'assez grandes exploitations de 30 à 60 ha, rarement plus; mais la majorité d'entre elles est restée trop longtemps en métayage, avec des propriétaires absentéistes la plus grande partie de l'année, insuffisamment compétents en agriculture et trop peu soucieux

(1) Graines de hautes graminées, surtout fromental, puis dactyle et brome, cultivées en mélange avec le saikfoin.

d'investissements, qui n'ont pas joué suffisamment leur rôle de moteur du progrès agricole. Ailleurs, ce qui domine encore c'est la petite exploitation, autour d'une dizaine ou d'une quinzaine d'hectares de terres et prés, avec souvent presque autant de semi-friches plus ou moins pacagées. L'exigüité de la taille, quoique bien moindre que celle de nombre de régions voisines, de la Matheysine au Champ-saur, gêne encore l'introduction du matériel moderne. D'autant plus qu'un individualisme plus poussé freine l'acquisition en commun (1) (1) plus courante en Matheysine (St-Honoré) où l'on note des agriculteurs très évolués, cherchant à entraîner la masse paysanne vers le progrès (MM. GENIN, GAUTHIER, MICHON) (2). On compte un certain nombre de tracteurs, mais souvent trop peu utilisés, certains ne servant que d'outils de pointe, ou au plus surtout aux récoltes et aux transports et ne font qu'une minime partie des travaux du sol, notamment à cause de la nature argileuse et de la présence de pierres en abondance (risque de casse). La faible densité de population (13 habitants au kilomètre carré) impose pourtant l'équipement moderne.

Si le cheval a récemment pris place à côté du bœuf, il arrive que chaque animal soit un peu trop spécialisé, le bœuf ne faisant que le labour. La disponibilité de traction se révèle alors insuffisante à certaines périodes, surtout pour un sol si argileux, bon à prendre seulement en de très courtes périodes. L'habitude d'effectuer tous les battages dès l'été contribue à empêcher les déchaumages et

(1) Les trois grandes fermes contiguës qui composent le hameau de Cornillon n'ont même pas pu s'entendre pour acheter en commun une batteuse qu'elles amortiraient pourtant en moins de trois ans et qui leur permettrait de reporter à la fin de l'automne la plus grande partie de leur battage.

(2) Le Trièves comporte certains éléments évolués (Ex: Morin à Casseyre, Arnaud à St-Sébastien.) mais étant "étrangers" au pays, ils ne pourront prendre la même influence sur leurs concitoyens que les personnalités citées ci-dessus.

retarde, souvent au détriment du rendement, toutes les emblavures d'automne. Il en résulte des rendements modestes, de peut-être 14 quintaux à l'hectare dans l'ensemble pour le blé, et même un peu moins pour les céréales secondaires.

Le Trièves était encore en 1863 classé comme un "bon pays", car le froment y dominait déjà sur le seigle de très longue date; ce pays qui a adopté relativement tôt les artificielles (1800) et les engrais chimiques (1885), marque aujourd'hui nettement le pas passant de 100 ha en 1914 à 850 ha, les jachères s'y étendent, au détriment des céréales et même des plantes sarclées, qui dans le même temps reculent de 782 à 160 ha. Dans le canton de Mens elles descendent de 1929 à 1947 de 16 à 5% du terroir. Comme elles ne sont guère travaillées, leur rôle nettoyant est insuffisant. A voir certaines fermes partagées en 3 soles égales (céréales, artificielles et jachères) on se croirait reporté aux environs de 1800; et dans certains cas (rares) le stade actuel est nettement en recul sur la situation de la fin du 19ème siècle. Au contraire, les plus petites fermes du Champsaur, voisin évoluent beaucoup plus vite; de même la Mathéysine, en partie sous l'influence industrielle.

Le départ en ville des éléments dynamiques, des jeunes de valeur de l'ancienne bourgeoisie rurale, le laisse privé d'élite, la fraction paysanne qui reste est insuffisamment éduquée pour en sortir assez de son sein. L'action de services administratifs, insuffisamment dotés de moyens d'action, reste dans cette région écartée, assez modeste. Le correspondant des services agricoles, ancien banquier, ne peut, avec toute sa bonne volonté, jouer un rôle suffisamment actif de conseiller technique. Le champ de "démonstration" réalisé par ce Ser-

vice compare deux variétés d'orge, mais toute démonstration a besoin d'être précédée d'une expérimentation locale sérieuse et celle-ci reste, comme en beaucoup de régions françaises inexistante; les plus proches stations de Recherches Agronomiques sont: Antibes, Montpellier, Clermont-Ferrand (1).

Ce tableau un peu sombre ne doit pas aboutir à la conclusion que le Trièves mérite l'abandon au stade de la forêt ou du pacage à moutons comme nous avons été amenés à le faire dans un rapport au Plan de Juillet 1950 (2) devant certains cirques élevés du Diois (Rochefourchat, Drôme) où l'on se proposait, à tort à notre avis, de revenir sur l'inculture. Nous sommes ici en "marginal land" (3) typique, mais la France ne pourrait "boucler" sa balance agricole sans la production de ses nombreux "marginals lands". Il nous faut donc chercher à y élever les productions logiques et du même coup la productivité du travail agricole, en recherchant dans chaque cas :

- la meilleure orientation, les systèmes de culture et d'élevage "appelés" par le milieu ;
- les moyens de promouvoir les progrès techniques dans le sens de cette orientation.

C'est ce que nous allons examiner dans le cas particulier du Trièves.

-
- (1) Ajoutons à l'actif des services agricoles un champ d'essai de luzerne du Percy des champs d'essais de blé, une reconstitution de prairies par le semis; mais il s'agit plus de démonstration que des réelles expérimentations comme toujours dans le cas de ces Services.
 - (2) Paru dans le Bulletin de la Société française d'économie rurale
 - (3) Région où la rentabilité de l'agriculture est "tangente".

II- Orientation et amélioration des cultures du Trièves

Éliminons d'abord la pomme de terre de plant, que nous avons dit inadaptée; la lavande, mieux à sa place sur les préalpes calcaires du Sud, parfois inexploitable autrement, et de débouché très irrégulier; les élevages autarciques (à part le porc); les cultures de plantes médicinales, comme la camomille, qui conviennent mieux à la population plus dense de la Matheysine, aux familles nombreuses de paysans-mineurs; les noyers et autres arbres fruitiers, peu à leur place en dehors de quelques vallons frais et abrités, aux abords des villages, ou encore à l'irrigation. Laissons de côté le problème forestier, malgré son importance. Il nous reste deux grands groupes de productions végétales, les céréales et les fourrages, et deux principales spéculations animales, les ovins et les bovins.

A) Les céréales: C'est la culture traditionnelle, à laquelle pense encore en priorité le paysan triévois. Elles sont capables de donner une récolte dans des conditions climatiques difficiles, lors des étés secs, et après les hivers froids. Mais un tel milieu exige des sortes rustiques, résistant à ces adversités et aux maladies cryptogamiques, comme la rouille qui sévit tant en 1951, surtout sur les versants exposés à l'ouest restant tard à l'ombre le matin. Ces variétés rustiques, type Mottin Rouge en blé, dominent encore aujourd'hui, par suite de la négligence des sélectionneurs pour ces cas difficiles; mais elles ont une potentialité de production limitée et résistent mal à la verse. Les blés des Dômes et Préparateur Étienne donnent certains résultats, mais il manque une expérimentation locale prolongée sérieuse pour déterminer plus sérieusement les variétés optimales. Faut de sole suffisante de plantes sarclées, le fumier est en grande partie mis sur ces ...

blés. La vue de tas de fumier totalement desséché, restant de longs mois avant d'être enfoui sur les champs en guéret, en jachère, n'indique pas une bonne utilisation : l'azote se volatilise, les autres éléments sont concentrés par les pluies au point de séjour des tas (que la végétation marquera l'an d'après), ou entraînés au loin. Quant au purin, l'absence de fosses le laisse trop souvent perdre.

Faite sans fumure minérale suffisante, la culture des céréales devient vite épuisante; si l'on connaît un peu l'acide phosphorique, on ignore généralement la potasse et on utilise peu d'azote. Enfin le semoir en ligne est encore exceptionnel (le premier est apparu en 1947); et le crosskil, si utile sur ces terres fortes, totalement inconnu. Faute de plantes sarclées et de déchaumage, les mauvaises herbes atteignent dans certains cas une abondance excessive, surtout les années pluvieuses: le ravenelle a, en 1951, étouffé certains champs d'avoine. Enfin l'utilisation fréquente de céréales mélangées souligne encore le caractère archaïque de cette spéculation.

L'expérimentation révélera peut-être que :

- Les orges de printemps devraient s'étendre au détriment de l'avoine, d'extension récente et de culture trop négligée, dont le grain a si peu de densité; ceci surtout dans les secteurs les plus exposés à la sécheresse;

- dans les expositions chaudes et sèches, les céréales d'automne conviennent mieux que celles de printemps et une place pourrait être faite aux escourgeons d'hiver, dont certaines variétés s'élèvent plus haut en montagne (mais un travail de sélection reste à faire).

Le petitesse de la paille d'orge gêne les années sèches, et elle est plus marquée avec les nouveaux types inversables offrirait moins d'inconvénients avec la récolte à la moissonneuse-batteuse. Actuellement, la moisson est de plus en plus faite à la lieuse, mais du temps est perdu en détourages soignés, confection des gerbiers (long temps

mis pour concentrer les gerbes en tas unitaires de plusieurs centaines) (1). Le battage qui suit juste la rentrée accapare la majorité des hommes pendant parfois trois semaines, y compris les jours à rendre, et nous avons déjà signalé la gravité, sous ces conditions climatiques, du retard des emblavures.

Certes la généralisation de la "combinée" aurait beaucoup d'avantages, mais le capital nécessaire à l'acquisition est élevé. Le coût de l'opération combinée: moisson-battage, ne dépasserait pourtant pas le prix actuel du seul battage. Une solution avantageuse pour le départ de la mécanisation utiliserait les "combinées" des CUMA du Grésivaudan une fois la moisson de vallée terminée, à condition que les machines soient de type "coteau" pour pouvoir travailler, sans pertes trop élevées de grains, les parcelles en pente assez forte; et automotrices, avec coupe frontale, pour pouvoir attaquer sans détournement les parcelles même assez petites. N'oublions pas cependant que le décalage des dates de moisson, s'il existe, n'est pas suffisant pour que cette utilisation de matériel extérieur suffise; elle peut cependant constituer un appoint précieux dans la seconde phase de la récolte, quand les cultivateurs auront appris à attendre la complète maturité. Mais ceci repose le problème des variétés optimales, qui seront sans doute différentes si l'on se propose d'utiliser la combinée; le Mottin rouge paraît s'égrener facilement. En attendant, le report après les emblavures d'automne, de la moitié ou des deux tiers des battages, constituerait un progrès sensible.

(1) Avec moyettes de 9,2 à 3 hommes suivent une lieuse; avec le gerbier il en faut 6; le Trieves n'a pas encore "réalisé" son dépoulement.

En conclusion, sans vouloir éliminer les grains des campagnes triévoises, nous estimons qu'il n'y a peut-être pas intérêt à s'opposer au mouvement actuel de recul, surtout sur les versants exposés au Nord ou à l'Ouest, où le soleil se montre trop tard et où l'humidité reste excessive; ou encore sur les pentes si fortes que l'on ne peut les faucher à la lieuse. On pourrait presque dire que les céréales et surtout le blé, tendent à devenir ici une culture de bonnes terres assez planes, ou en léger adret avec bonne fumure minérale. De plus, dès que la pente s'accroît, le risque d'érosion devient particulièrement marqué ici, avec des terres coulantes et des averses déjà torrentielles; ceci engage à réduire les surfaces en labours, ou au moins à les espacer dans le temps sur les terres les plus menacées. Certes les difficultés de vente du foin, la généralisation des lieuses et même des tracteurs, qui diminuent le travail nécessaire, le relèvement escompté (août 1951) du prix du blé, semblent actuellement freiner ce recul qui fut marqué après la guerre, quand l'artisan-paysan abandonna le blé. Nous pensons cependant que, ici comme dans beaucoup de régions françaises, c'est dans le domaine fourrager que les progrès les plus importants et les plus rapides sont possibles.

B) Les fourrages:

a) les fortes pentes - Elles furent plus ou moins récemment abandonnées par le labour, avec raison quand la terre y devait être piochée à la main. Mais l'abandon pur et simple, tel qu'il est couramment pratiqué, aboutit au "tapa", friche de graminées xérophiiles qui se piquète plus ou moins vite de génévriers et autres arbustes. Bientôt la flore devient si grossière que le mouton n'y peut guère manger qu'à la fin du printemps et ensuite plus du tout. Entre le maintien du labour annuel, solution trop intensive pour ce milieu difficile et

poussant dangereusement à l'érosion, et cette friche totallement impro-
ductive, deux solutions intermédiaires paraissent meilleures: le bois,
si le sol glisse facilement, s'il y prend bien et aussi quand la char-
rue ne peut intervenir que trop laborieusement; la prairie temporaire,
s'il est possible de la régénérer par la charrue une fois tous les 10
ou 15 ans. Dans ce cas, on pourrait essayer le mélange Lotier-Dactyle,
à raison de 15 kilos de chaque par hectare; peut-être avec 40 kilos de
sainfoin qui ici persiste assez longtemps, sur sol assez finement pré-
paré. Il faudra viser le pacage intense et précoce en mai, ou la coupe
précoce par exemple à la motofaucheuse, si l'on veut éviter que le
Dactyle monte en tiges grossières, faciliter sa repousse en feuilles et
par là maintenir un certain niveau de production en été, grâce à la
faculté de résistance à la sécheresse de cette graminée (1). Noter que
ces hauts versants, s'ils sont difficilement accessibles, représentent
parfois des terres assez fertiles, où prospèrent les légumineuses; et
ceci n'est pas seulement vrai sur les sols dérivés du Lias (Ex: pentes
du Chatel, eu-dessous du hameau de la Peyre). L'adoption d'une spé-
culation extensive sur le secteur difficile permettra de concentrer les
ressources en énergie, parfois insuffisantes, sur les terres les plus
faciles, et notamment d'y supprimer la jachère.

Le labour périodique permettra de détruire, outre la vieille
flore, les buissons et arbustes envahissants, génévriers, ronces... Entre
temps, la fauche, un an sur trois par exemple, contribuera aussi à con-
tenir la tendance forestière.

(1) La mauvaise réputation du Dactyle vient d'une exploitation défec-
tueuse; coupe trop tardive ou pacage insuffisant. Il résiste mieux
à la sécheresse que les fétuques, et donne plus. Le Champseur sait
mieux l'utiliser.

L'expérimentation permettra sans doute de mettre au point, suivant les situations, différents mélanges mieux adaptés que celui-ci, mais la formule que nous proposons nous paraît représenter déjà un grand progrès sur la semi-friche actuelle, dans la grande majorité des cas. Elle est bien connue des petits agriculteurs du Champseur, souvent plus évolués que les moyens fermiers du Trièves.

b) Les prairies naturelles- Jusqu'à ces dernières années il n'y avait guère, en prairies naturelles, que des "prés à foin". Ceux-ci sont fauchés bien trop tard, en fin juin et durant tout le mois de juillet, ce qui dégrade leur flore; le regain, de volume très variable suivant la pluie de l'été, est presque toujours pâturé. L'exportation constante de foin, insuffisamment compensée par l'apport de déjections (en fin d'été seulement) et de trop rares engrais minéraux, a entraîné une baisse de fertilité; l'invasion de Rhinantes, de petites fétuques, de brème, de plantain, de sauge, la rareté de légumineuses soulignent cet appauvrissement. On apporte parfois un peu de superphosphate, pas assez de scories, mais on ignore l'emploi sur l'herbe des engrais potassiques et azotés. Du reste la flore actuelle est si mauvaise qu'il est permis de douter de l'économie de l'emploi des engrais sans retournement et resemis des prés.

Depuis quelques années seulement les pâtures, jusque là limitées à de très petites parcelles, des abords immédiats des bâtiments, commencent à s'étendre et aussi à se clôturer, souvent de fil électrique. Il faudrait viser à interpénétrer au maximum ces deux domaines jusqu'ici trop distincts, chercher à pâturer certaines années les prés à foin et à faucher les pâtures (1); alterner aussi la pâture intense et le

(1) Dans la mesure où le permettent la pente, l'éloignement etc.....

repos; enfin réaliser, chaque fois que possible, la clôture et l'alimentation en eau des pâtures, préalablement agrandies par le remembrement,

Le milieu naturel étant moins favorable à la prairie qu'en Normandie, celle-ci se dégradera sans doute moins vite avec ses techniques, mais quand même inexorablement; ce qui amène ici encore à la notion de pré temporaire, au labour périodique des prés, à la remise en pré des champs.

A part le semi-abandon extensif des fortes pentes, on est donc conduit à conseiller, pour l'ensemble du Trièves, une rotation-type où alterneraient fourrage annuel, céréales, prairie temporaire, céréales, prairie artificielle, céréales. Ceci permettrait de faire revenir à plus long intervalle la luzerne, reine des artificielles du Midi, donc d'atteindre un plus haut niveau de production. Mais les baux actuels interdisent au fermier de déplacer ses prés (1).

La luzerne est précieuse par sa résistance à la sécheresse, sa faculté de repousser en regains. Sauf en milieu trop calcaire ou trop pauvre, elle doit continuer à remplacer le sainfoin, grâce à une meilleure fumure phosphatée et potassique; et même le trèfle violet, plante de climat humide, trop aventurée ici. En somme la réserve hivernale devrait venir essentiellement des fourrages cultivés. Une agriculture rationnelle ne faucherait les prairies naturelles, surtout destinées à la pâture, que dans la mesure nécessaire pour éviter la dégradation de la flore, le durcissement de la grande pousse d'herbe de mai-juin, que le bétail ne suffira jamais à consommer assez intensément.

(1) D'autres baux limitent à 3 le nombre de vaches autorisées sur une ferme de 60 ha;

En somme la prairie à foin était normale au temps du "laboureur-vendeur de foin", qui étendait ses surfaces en herbe permanente et en artificielles sans pour autant accroître son cheptel. Nous accédons enfin au temps du Triévois éleveur : la pâture en fin de printemps et au début de l'été, avec l'alpage en été, doit alors être la base de l'alimentation du bétail, tandis que la culture doit couvrir l'hiver. Voir nourrir les vaches au foin en mai, quand l'herbe est riche en protéine, pour la laisser durcir en vue de faire du mauvais foin en juillet pour le mois de mai suivant, est le type de l'opération irréfléchie de l'ancien vendeur de foin qui se tourne à regret seulement vers l'élevage. La Champsaur n'est pas exempt d'une même aberration.

On recherche à développer au maximum l'irrigation. Certes le lit encaissé des rivières du Trièves ne s'y prête pas aisément, mais cependant certaines possibilités existent, qui ne nous ont pas paru utilisées à fond. Même quand le ruisseau s'arrête au milieu de l'été, un arrosage temporaire en juin début de juillet, s'il est combiné avec une coupe plus précoce de l'herbe, fera repartir le regain. Ceci est surtout important pour le N.E. du Trièves, plus sec. Enfin le drainage des fonds humides, souvent aisé à réaliser par un fossé superficiel, dès qu'il y a un peu de pente, permettrait de contenir l'envahissement de la flore marécageuse, qui sans cela s'étend au détriment des bonnes espèces. Ces coins de prés humides méritent d'être soignés, car ils continuent à produire au cours des étés secs.

Une fois le resemis fait avec des espèces hautes productives, il n'y aura pas de bonne pâture sans emploi judicieux

des engrais, sans oublier l'azote, dont l'apport sera toujours proportionné aux ressources en eau du sol. Le système Warmbold intégral ne peut s'appliquer à des "paillasons". Mais répétons que la flore actuelle risque souvent de ne pas payer d'engrais. Un essai à St Jean d'Ardières, au val de Saône, nous a montré que le retournement préalable augmentait fortement la rentabilité de l'engrais. De même la vieille luzernière claire "paiera" moins bien l'engrais que la jeune luzerne bien fournie.

Naturellement le schéma souffrira des exceptions, des adaptations. On préférera laisser le pré à pâture dominante plus longtemps là où il est aisé d'alimenter en eau, et même dans certains cas d'irriguer; quoique la luzerne et en général les fourrages intensifs valorisent mieux l'eau d'irrigation. Au contraire sur les parcelles où l'abreuvement est plus difficile à réaliser, on réduira la durée de la prairie temporaire, en mettant plus l'accent sur la production du foin.

c) Les fourrages intensifs - Il existe dans chaque exploitation un petit carré de 10 à 20 ares rarement 50 ares de betteraves fourragères, généralement toujours répétées au même emplacement proche de la ferme et fortement fumé, comme au 18ème siècle. Le démariage est trop tardif et pas toujours complet, l'effeuillage si nuisible, trop fréquent. Nous ne pensons pas utile de développer cette racine si gourmande de travail en un pays dépeuplé, ni cet aliment décalcifiant dans une région où sévit encore le rachitisme. Ce n'est pas la culture améliorante-type du 19ème siècle qu'il faut promouvoir en 1951, mais celle du 20ème siècle : le fourrage annuel à ensiler. Du reste, les plantes sarclées,

encore entièrement travaillées à la main, sont en recul, car inadaptées à la dépopulation.

En hiver, on peut essayer l'association Vesce de Cerdagne (30 kgs) - escourgeon (50 kgs), chaque fois que la pluie permettra de la semer en septembre en vue de l'ensilage. En été on pourra retourner les fonds de pré un peu humides, riches en humus, pour y pratiquer, après drainage, à côté du jardinage et des betteraves (Ex : les fonds de Villars-Julien), des fourrages d'été, si à leur place dans ce milieu qui garde plus de fraîcheur en cette saison : on pourra démarrer sur l'association Maïs-vesce de printemps, mais bien d'autres formules sont possibles. Le fourrage d'hiver pourra s'il réussit prendre une plus grande extension, recevant le fumier, (souvent gaspillé sur les prés ou par trop long séjour avant d'être enfoui dans les champs), jouant le rôle de la tête d'assolement fertilisée et nettoyante (plante étouffante), qui pourrait être suivi d'une demi-jachère dans les terres sales, envahies de chiendent ou d'avoine à chapelet. On pourrait ainsi réduire l'importance de la sole en jachère (qui dans certaines fermes tend à s'étendre, autre forme de semi-abandon du sol) tout en gardant une possibilité de nettoyage économique du sol.

Quand le retard des pluies ou des travaux de l'automne n'aura pas permis de semer à temps le mélange à ensiler, on pourra, le plus tôt possible au printemps, en mars ou au début d'avril, semer une vesce de printemps mêlée d'avoine, qui se tirera d'affaire avec les pluies de juin et se défendra mieux, en champ normal, que le

mais-fourrage. Celui-ci souffre trop souvent, soit de l'excès d'humidité et des froids printaniers (1951), soit de la sécheresse estivale (1947.49.50...) hors des fonds humides.

Enfin les fourrages dérobés d'automne et de printemps, comme certaines crucifères (colza, navette) peuvent, avec le seigle-fourrage printanier, réduire opportunément la période où l'on doit vivre sur les réserves fourragères; il est possible de les faire pacager sur place, sans trop de gâchis par déplacement biquotidien d'une clôture électrique. L'adoption de cette série de mesures permettrait aisément de doubler, et dans certains cas de tripler, le cheptel du Trièves (sans que le travail nécessaire augmente sensiblement, si l'on sait s'équiper) on pourrait remonter à 20.000 moutons et 50.000 bovins dont 3.500 vaches laitières.

b) L'ensilage - Les fourrages annuels et cultures dérobées ne sont intéressantes à développer sur une grande échelle que s'ils sont ensilés et seule cette forme de conservation, portant sur une bonne partie de la récolte, permettra de couper à temps, tout en les rentrant dans de bonnes conditions, les fourrages naturels et artificiels. A l'ensilage de la vesce-escourgeon de la mi-mai succéderait celui d'une partie des artificielles du 20 mai au 5 juin, puis d'une moindre partie des herbes de prés, à mesure que la saison s'avance et que le temps est meilleur, du 5 au 20 juin. En juillet intervient, avant la moisson, la vesce-avoine de printemps, puis la seconde coupe des artificielles cette fois généralement fanée, mais la fenaison serait de la sorte terminée largement avant le début de la moisson. On

repr prendrait l'ensilage avec la dernière coupe des artificielles, et c'est le souci de conservation des derniers regains de luzerne, souvent perdus, qui constituera probablement la meilleure propagande, en faveur du silo. Celui-ci ne pourra pas se développer dans les étables approvisionnant la laiterie de St-Jean d'Hérans, qui fait du gruyère, mais celle-ci n'intéresse qu'une minime fraction du Trièves (1.300 litres/jour).

Le silo-cuve nous paraît plus coûteux et moins commode que le silo-fosse, en simple tranchée ouverte en sol sain, ou encore en paroi bétonnée; ce dernier nous paraît aussi préférable au silo-moule et au silo-cage, car de réussite plus assuré.

En somme un travail du sol meilleur et plus souvent répété (diminution de la durée des luzernes et passage à la prairie temporaire) sont, avec la coupe précoce et une meilleure conservation des fourrages, moins dispendieux et de répercussion aussi importante que l'emploi des engrais.

a) Les alpages - La réduction du troupeau ovin entraîne une désaffectation pour les alpages (surtout dans la bordure Sud qui en a beaucoup et les utilise peu) car il est exceptionnel qu'on y envoie les bevins, et du reste peu de pacages d'ici conviennent à cette espèce. Ceci est regrettable, car constitue une perte sèche d'une production quasi-gratuite, si on sait s'ingénier à la recueillir économiquement, c'est-à-dire en grands troupeaux, pour diminuer la proportion des gardiens. Reste à résoudre en certains endroits le problème de l'eau, quoique l'emploi des ovins permette d'utiliser des paturages même éloignés des points d'abreuvement. Il y

a depuis un bon demi-siècle une décadence de la vie pastorale alpestra, que le Professeur Arbos signalait déjà dans son ouvrage paru en 1922 (mais basé sur des études de 1910-20). On s'est jusqu'ici occupé des hautes altitudes surtout pour les reboiser, et à côté de l'effort forestier, celui réalisé pour l'amélioration des alpages reste minime. Pendant longtemps l'Administration forestière a même entrepris une véritable "chasse au mouton" que l'on chargeait de tous les méfaits de l'érosion, alors que c'est surtout la surcharge des paturages, quelle que soit l'espèce (caprins exceptés) qui se révèle dangereuse. Les forestiers ont subventionné la création de fruitières qui, comme celle de Mens, n'ont pu se maintenir avec les vaches, de la fin du 19ème siècle, rachitiques, trop déminéralisées, car on n'avait pas encore assez utilisé de superphosphate et on ignorait les condiments minéraux.

Ce sont surtout les modalités d'exploitation qu'il faut moderniser, en cherchant à répandre partout le système de la grande montagne, en s'attaquant à l'alimentation en eau, à l'amélioration de l'exploitation. Si les engrais peuvent intervenir économiquement sous formes concentrées, sur les prairies temporaires des fortes pentes, en dessous du domaine forestier, il nous paraît encore difficile de recommander leur emploi sur les véritables alpages. Par contre une meilleure répartition des déjections animales, comme en Tarentaise, améliorerait à moindre frais la situation. Si les bêtes sont toujours parquées au même point, il se développe là, par suite de l'excès d'azote, une mauvaise flore d'orties et de rumex; tandis qu'un peu plus loin,

faute d'éléments fertilisants, domine le nard raide. Dans certaines montagnes les vaches qui pataugent toujours dans la même fange y contractent souvent des "panais interdigués".

Ces travaux supplémentaires n'exigeraient pas plus de main-d'oeuvre que celle actuellement utilisée, si l'on constituait de plus gros troupeaux.

Un gros effort pour relever les réserves fourragères ne permettra au Trièves un accroissement correspondant du bétail que si l'on utilise mieux les alpages, pour parer au si fréquent déficit estival. Les réserves du fenil et du silo sont trop coûteuses de travail et ne devraient, sauf exception, couvrir que le déficit hivernal, si important ici.

f) La fenasse - Nous avons indiqué l'existence de cette production de graines, en mélange avec le sainfoin. Les tiges de graminées sont coupées à la faucille, ce qui exige beaucoup de travail et tend à reléguer ces productions aux petites fermes disposant de nombreuse main-d'oeuvre. Le mélange de graminées en diminue la valeur, la présentation des lots de graines est très défectueuse et le commerce ne manque pas d'abuser de la situation. Les agriculteurs ont intérêt à adhérer en plus grand nombre à la coopérative de Gap qui défend mieux leurs intérêts. Enfin on vend des graines de "populations" assez hétéroclites, quand nos concurrents sélectionnent les lignées de haute valeur fourragère, ce qui nous a déjà fait perdre le marché de la graine de dactyle au profit du Danemark. La coopérative de Gap commence la sélection.

Malgré un avantage climatique marqué, nous risquons aussi de perdre celui du Fromental, si nous ne nous attaquons

pas au problème de la sélection, qui conduira ensuite à la culture pure des graines de semences, en lignes à 60 cm; binées à la houe et récoltées à la lieuse. Le mélange actuel avec le sainfoin alimente la graminée d'azote mais conduit à récolter trop tard le fourrage de légumineuse. Une expérimentation montrera peut-être qu'il y a intérêt à séparer en deux domaines nettement distincts la production de la graine et celle du fourrage à condition d'apporter à la graine une forte fumure azotée. En tout cas, le climat incite plus à un effort sur le fromental (qui, s'il réussit amènera à reprendre le dactyle, dont la France aura grand besoin pour ses prairies temporaires en milieu sec) dans les coins riches et abrités, et sur le dactyle ailleurs, qu'à une action en faveur du plant de pomme de terre.

L'essentiel de la production végétale du Trièves, céréales comprises est destinée à l'alimentation du cheptel, qui dans un système de culture plus évolué, procurera la grosse majorité des recettes : à condition de mieux conduire cette opération.

III- Orientation et amélioration des élevages -

I° - Les ovins
Les exploitations du Trièves devraient, chaque fois que c'est possible, n'adopter qu'une spéculation animale principale, bovine et ovine. Les ovins conviennent mieux aux fermes isolées, loin des routes, capables d'utiliser rationnellement les pâturages médiocres, dans leur période de faibles besoins; ils peuvent également tirer un bon parti des prés temporaires établis sur les

pointes; et même des fourrages intensifs, silages, regain, grains, après l'agnelage et pendant l'engraissement des agneaux. La faculté de faire varier de un à quatre les exigences d'un même troupeau suivant les saisons est heureuse dans un pays où la production fourragère varie si vite.

Si l'on utilise les alpages, on ne pratique guère que l'agnelage d'automne, alors que l'agriculteur triévois désire souvent deux agnelages par an ou tout au moins 3 en 2 ans. Pour cela il aime surveiller lui-même de près son troupeau, et comme il a aussi des vaches, ceci l'amène à n'entretenir qu'un trop petit troupeau, de gardiennage excessivement onéreux par tête d'animal. L'agriculteur ne s'en rend pas assez compte, car il paie peu le petit berger et pas du tout ses enfants.

L'idéal serait d'avoir une exploitation assez importante pour pouvoir nourrir le troupeau nécessaire au plein emploi d'un bon berger, sorti si possible d'une école spécialisée (Le Merle en Crau, à défaut regrettable, d'école proprement alpestre). Ceci suppose 2 à 300 brebis, et n'existe pas dans le Trièves, où quelques fortes troupes seulement avoisinent la centaine. La troupe de 12 à 40 brebis est la plus fréquente.

L'élimination des bovins de rente et de la majorité des animaux de trait (grâce au tracteur) permettrait l'adoption d'une telle troupe par les deux dizaines de fermes qui, dans le Trièves, dépassent 50 Ha de labours et prés. Mais cela n'est pas indiqué partout, loin de là, et en tout cas ne résoudrait pas le problème pour les autres. Actuellement, ces dernières abandonnent de plus en plus les ovins, à la mort du vieux qui les gardait, ce qui n'est pas une solution, car cela correspond aussi à l'abandon des parcours, des pacages, des "tapas" ou semi-friches, des alpages.

On pourrait chercher la solution par la spécialisation dans chaque hameau, de certaines fermes vers les bovins, qui loueraient alors leurs parcours aux voisins spécialisés dans les ovins. Mais se poserait aussi le problème des épis et herbes adventices poussés dans les chaumes, des herbes des guérets ou jachères, etc.... Si elle n'était pas si étrangère à l'esprit individualiste du Triévois, la meilleure solution serait le gardiennage collectif des troupeaux communs de quelques exploitations voisines, jusqu'à atteindre le plein emploi d'un bon berger qui peut être un des agriculteurs du hameau, par exemple le possesseur de la plus grosse troupe. Chacun acquerrait des ovins en proportion de ses surfaces en champs et parcours, et rétribuerait le berger au prorata de son troupeau (1).

Le gardiennage d'un gros troupeau (200 têtes et plus)

(1) M. Raffin estime qu'il faut proscrire le troupeau individuel et lui préférer la coopérative d'élevage avec bergerie commune.

sur les petites parcelles de pacages, guérets, chaumes et regains, dispersé actuellement, offrirait de réelles difficultés. Cette solution suppose donc au préalable un certain remembrement accompagné d'affectations culturales logiques, de regroupement de la zone des pacages et de celle des cultures; et dans ce dernier secteur de groupement en gros blocs des cultures analogues : en somme une reviviscence modernisée des anciennes pratiques communautaires de la France du Nord-Est. L'été, les bêtes monteraient au alpage, peut être même plus loin que les limites du Trièves; et, à cette occasion, on pourrait grouper deux ou trois troupes collectives de plaine. Les agriculteurs de ce pays ont, comme ceux de la Matheysine, trop pris l'habitude de considérer qu'ils ne peuvent guère lutter dans ce domaine contre les spécialistes, les transhumants provençaux; ils répugneraient parfois à donner aux bons bergers la rémunération qu'ils méritent et que l'agrandissement des troupes rendrait possible. Avec les mauvais bergers actuels, les pertes élevées les détournent des ovins.

Hors la saison d'alpage, chaque troupe pourrait rentrer le soir en bergerie, ou si besoin est, elle recevrait une ration complémentaire. Là se pose le problème de l'aération, la première chose à améliorer, car quand les bêtes sont rentrées l'atmosphère de la bergerie devient vite suffocante, par dégagement d'ammoniaque et d'acide carbonique. Cette aération peut être améliorée à relativement peu de frais. Le manque de grandes bergeries empêche parfois de garder le troupeau que permettraient les ressources fourragères (ex: Sennebié à St-Genis); mais bien rares sont les exploitations qui ne peuvent aménager à cet effet une partie de

leurs granges, vite libérées par les battages précoces. La réduction de la surface en céréales, l'abandon de certaines exploitations, notamment sur les hauts versants, les plus propices au mouton, permet de trouver souvent des solutions de logement peu onéreux.

Le développement des fourrages intensifs, en partie ensilés, lié à l'emploi des condiments minéraux, malheureusement inexistant, permettrait de parer plus économiquement que par l'achat onéreux d'aliments composés aux deux principales carences, protéinique et minérale. Se poserait alors le problème de la race.

Actuellement le type Sahune-Savournon domine à l'Ouest de l'Ebron et le type Embrunais (1) à l'Est. La disette actuelle de laine tendrait à faire conseiller ce dernier; peut-être pourrait-on renforcer ses qualités lainières par de prudents croisements avec des souches rustiques de Mérinos d'Arles ? La brebis cherche à manger avec ses pattes, et dans ce milieu encore pauvre la rusticité restera la qualité essentielle à rechercher; tant qu'on n'aura pas achevé la révolution fourragère. Le croisement industriel est alors tout indiqué pour la production d'agneaux précoces. Le syndicat ovin, malheureusement défunt, avait sous l'impulsion de MM. BESSON et FAURE, propagé le croisement avec divers béliers à viande, notamment Ile de France. Les difficultés d'entretien de tels béliers dans les bergeries sans air amènent le Docteur DEVEUCHE, vétérinaire à MENS, à conseiller l'insémination artificielle, dont il ne faut pas se dissimuler

(1) Race locale métissée de mérinos, Southdown, dishley, etc...

les difficultés. On pourrait éprouver les qualités "raceuses" des béliers, plus vite que celles des taureaux, l'agneau de boucherie étant abattu à 3 ou 4 mois. La sélection devrait tenir le plus grand compte des qualités lactières des brebis (et même des béliers ce qui permettrait de ne plus mêler à chaque troupe les chèvres dévastatrices des artres, propagatrices de la si dangereuse fièvre de Malte, causes de nombreux avortements de brebis quand elles ont des cornes, etc... La perte d'un ou 2 agneaux doubles par an, faute de lait, serait souvent préférable à leur maintien, justifié seulement si elles sont la "vache du pauvre".

Il importe surtout d'éviter l'écueil classique du croisement industriel, qui n'a pas manqué d'apparaître en Trièves : on tend à garder pour leur reproduction les agnelles métis, "plus jolies" .. mais moins rustiques. Pour éviter de massifs achats en Embrunais ou ailleurs, une partie des éleveurs du Trièves, sur les zones moins fertiles, pourrait se consacrer à la production des agnelles rustiques, tandis que leurs collègues cultivateurs feraient l'agneau gras, avec les béliers à viande. Ceci ne pourra se réaliser que si ces derniers consentent à payer l'agnelle rustique à son prix réel, et non à sa seule valeur en boucherie : il y a encore là une éducation à faire.

Si nous estimons que le mouton a encore un grand rôle à jouer en Trièves (ainsi que dans la France méridionale et en Afrique du Nord), comme producteur de viande de luxe, appréciée aussi à l'étranger et de laine, nous ne proposons pas pour cela le retour à l'économie blé-moutons du 18ème siècle. La vache

laitière a acquis, à côté du boeuf à l'engrais droit à de côté en Trièves et cette région peut accroître son élevage, si elle réalise au préalable les améliorations fourragères.

2 - Les bovins -

La densité bovine reste très inférieure à celle de la Mateysine et le paysan triévois répugne à la traite, qu'il abandonne généralement aux femmes et aux filles. Cependant, nombre de fermes ont 2 à 5 vaches, quelques-unes seulement approchant la dizaine, ce qui freine l'adoption de la machine à traire. Restant spéculation secondaire, elle ne retient pas assez l'attention du "laboureur" triévois, qui s'inquiète peu de son alimentation (gravité, accrue ici, des carences minérale et protéinique) et achète ses bêtes chez le maquignon sans suffisamment s'inquiéter de la race. Le problème du taureau fut longtemps dédaigné, de sorte que le cheptel du Trièves offre un mélange invraisemblable où domine cependant, côté vaches, l'Abondance et la Tarine, puis la Tachetée et la Montbéliarde. A côté de ce mélange, les troupeaux du Champsaur, du Divoluy et de la Mateysine sont bien plus réguliers.

Dans l'état actuel de l'affouragement précaire en qualité, sinon parfois en quantité, la rusticité de la Tarine reste éminemment désirable. Si l'on se préoccupe rapidement de la sélectionner pour la production laitière, on pourra envisager de rester dans cette race, malgré sa modeste valeur en boucherie, car on trouverait pour des jeunes reproducteurs de valeur convenable un débouché en Afrique du Nord. Si l'effort se révélait insuffisant, les exploitations ayant accompli leur "révolution fourragère" seraient conduites à préférer un jour des bêtes

plus productives. Si l'Abondance n'avait déjà pris une si large place, peut être serait-on amené à conseiller le Schwyz. Sans contrôle laitier, il ne sera guère possible de faire de sérieux progrès, quelque soit la race choisie. Nestlé va commencer à organiser un début de contrôle en faisant le dosage de matière grasse, tandis que l'agriculteur mesurerait lui-même la production. Ceci ne peut être considéré que comme un palliatif, une solution de départ. Nombre de vaches en sont encore autour de 1200 litres de production annuelle. L'emploi des engrais et l'amélioration fourragère ne seraient pas rentables avec un cheptel si défectueux. L'ensilage, le fourrage jeune commandent impérieusement la sélection méthodique et la réglementation de la monte, l'insémination artificielle et le contrôle laitier.

Première conclusion -

En somme l'exploitation idéale du Trièves comporterait en 1951: 100 Ha de terres et prés, avec forte proportion de jeunes prairies temporaires et artificielles ainsi que des fourrages à ensiler; plus de 50 Ha de parcours plus ou moins améliorés en prés temporaires de longue durée; une vingtaine de vaches, utilisant un bon vacher et une machine à traire, avec autant d'élèves; deux cents brebis, occupant un bon berger, passant l'été en montagne et agnelant à l'automne.

Avec le matériel moderne (2 tracteurs, "combine" type coteau, chargeur de fourrage vert derrière la remorque...) une telle ferme pourrait être menée par 4 hommes. Pour arriver à un

tel type d'exploitation " à la taille du matériel moderne " il faudrait fusionner en une seule environ quatre ou cinq des fermes actuelles et avoir 3 ouvriers pour un patron : on voit toutes les difficultés économiques et sociales d'une telle réalisation.

Les grandes fermes en location de la région de Mens pourraient s'en rapprocher plus vite, si les propriétaires ne s'obstinaient pas à diviser pour les louer séparément les seuls terroirs homogènes où pourrait s'établir la grande ferme (Cornillon, Villars-Julien) et consentaient à participer à la modernisation des exploitations. Mais la majorité d'entre eux hésitent encore devant l'installation du courant force et même l'établissement d'une fosse à fumier et à purin (I) : l'équipement type 19ème siècle n'est même pas terminé.

(I) Le gaspillage d'azote qui en résulte dépasse 70.000 tonnes en France et nécessite pour la synthèse l'utilisation de 2 millions de tonnes de charbon.

IV-Comment promouvoir en Trièves les progrès techniques -

-30-

1° - Mesures techniques -

Si nous avons marqué nombre d'hésitations dans nos propositions d'amélioration, c'est que les bases techniques en sont insuffisamment connues.

La démonstration, la vulgarisation, ne peuvent produire d'effet utile que si elles reposent sur des fondements techniques sûrs pour le milieu envisagé; donc sur une expérimentation locale. Toutefois expérimentation et vulgarisation peuvent opérer de front, pour rattraper le temps perdu, si cette dernière débute prudemment, en s'appuyant sur les résultats obtenus dans les régions voisines. Ainsi, pour la modernisation fourragère, on peut s'appuyer sur les résultats de la Fédération des Producteurs de lait du bassin laitier lyonnais, qui englobent, avec le N.E. de l'Isère et les monts du Lyonnais, des situations pas trop différentes du Trièves; ainsi que sur ceux du Champsaur et du Gapençais.

Le groupe expérimentation-vulgarisation pourrait être confié à un conseiller technique (I), détaché des Services Agricoles, à titre d'essai, dans cette région difficile mais intéressante du Trièves. Comme la "Cattedra Ambulante" italienne, ce conseiller n'aurait guère de bureau autre que sa bibliothèque, guère de papiers autre que ses résultats d'essais et ses fiches d'exploitation. Il serait la moitié du temps sur les routes, et pendant l'été de préférence les dimanches et jours de mauvais temps, quand les paysans, non bousculés, l'écouteront plus volontiers.

(I) par exemple un ingénieur agricole.

Ce conseiller pourrait pour débiter "travailler" plus sérieusement une ferme de type courant par commune (1), pour qui le nom de ferme-pilote serait trop pompeux ; elles seraient choisies simplement parce qu'ayant à leur tête un élément évolué, jeune de préférence, si possible sorti d'une école d'agriculture (ils ne sont pas nombreux et ne recevraient pas d'aide spéciale, différente de celle qui pourrait être accordée à leurs collègues. Le champ d'essai central, où l'expérimentation conduite plus scientifiquement comporterait des répétitions, serait installée dans une de ces fermes. Cela ne veut pas dire qu'on négligerait la masse paysanne, mais il vaudrait mieux commencer à aider dans le détail sur le terrain, avec plans de culture précis, conseils adaptés à chaque champ et à chaque technique, les agriculteurs les mieux disposés à marcher. Notre conseiller technique aurait pour chaque spéculation recours aux conseils des spécialistes et certains d'entre eux pourraient venir périodiquement le guider (fourrages, élevage, peut-être fenasse...)

A cette éducation par un conseiller unique régional, correspondant en somme à "l'agent de Comté" des Etats-Unis, on peut opposer la conception de 5 ou 6 spécialistes opérant chacun dans un rayon d'action plus grand, par exemple la partie de l'Isère au Sud du Grésivaudan (2), avec la MURE comme centre. On pourrait alors avoir, avec comme chef d'orchestre l'analogue de l'ancien professeur d'arrondissement, deux spécialistes de l'élevage, bovin et ovin, et trois des

(1) comme l'a fait la Fédération des Producteurs de lait du Lyonnais.
(2) Outre le Trièves, Villard-de-Lans, Grosse, Mathoysine, Beaumont Valbonnais, (Oisans et Belledonne exclues), dans une première étape. Pour le N.E. du département, Bourgoin serait plus central que Vienne.

cultures : par ex. ici fourrages et ensilage, céréales, fénasse et cultures diverses. Le mieux serait de mettre en compétition ces deux systèmes dans deux régions différentes, pour les juger à leurs résultats : quoique ceux-ci dépendent surtout des hommes, et dans le second cas de la bonne coordination de l'équipe. Nous ne pensons pas suffisamment efficace une vulgarisation qui continuerait à s'appuyer sur des agronomes trop polyvalents, donc insuffisamment compétents dans chacune des techniques qu'ils ont pour mission d'améliorer. Déjà les Ingénieurs des Services Agricoles sont parfois surclassés sur certains terrains par les spécialistes des maisons privées, des organisations professionnelles, etc.. S'ils n'y prennent garde, ils risquent de perdre un jour prochain de leur autorité. Il est évident que l'insuffisance des moyens dont ils disposent, notamment en frais de déplacement, ne permet déjà pas d'assurer leur "plein emploi".

2° - Mesures économiques -

Les capitaux accumulés dans l'agriculture triévoise, s'ils ne sont pas nuls (comme en témoignent les récentes acquisitions de lieuses, d'automobiles...) seront souvent insuffisants pour mener de front et assez rapidement, outre la modernisation du matériel de travail au sol, de récolte et de transport :

- l'amélioration fourragère : retournement des prés, cultures à ensiler, et surtout fortes fumures minérales (coût moyen : 5.000 F. par hectare, soit 250.000 F. pour une ferme de 50 ha., qui actuellement produit une recette brute de 5 à 600.000 F.)

- l'accroissement rapide du cheptel, nécessité par cette amélioration, qui exigera des capitaux en cours supérieurs;

- L'aménagement des silos et surtout des bâtiments destinés à abriter ce cheptel.

Nous estimons que le Trièves rentre exactement dans la définition anglaise du "Marginal land". C'est un terroir de fertilité assez modeste, qui aura trop de mal à autofinancer sa modernisation avec les prix agricoles actuels; mais qui mérite cependant une modernisation bien dirigée, avec apport extérieur de capitaux de lancement au contraire de régions plus pauvres qui doivent être abandonnées au forestier ou au transhumant provençal.

Le Trièves pourrait être choisi comme banc d'essai d'une politique française de "Marginal land", par exemple telle que nous la proposons en octobre 1950 dans un rapport du Plan, publié par la revue "Economie Contemporaine" du même mois. Rappelons brièvement que cette mesure, adoptée en Angleterre depuis 1942, consiste à subventionner à raison de 50 % les dépenses d'équipement reconnues utiles, dans les régions demi-pauvres dont la production est nécessaire au pays. L'autorisation préalable nécessaire permet de diriger dans le bon sens les efforts de modernisation; la participation des agriculteurs aux dépenses est une garantie de bonne utilisation des fonds engagés.

La législation française actuelle ne permet pas ces subventions, mais certaines réalisations pourraient déjà être aidées par les prêts à caractéristiques spéciales du Fonds de Modernisation et d'équipement. Sans aide spéciale, l'agriculture d'une petite moitié de la France risque de périodiser, de regresser dangereusement pour l'économie du pays. L'importance de l'enjeu mérite réflexion.

Mons, le 15 Août 1951

R. DUMONT